FRC 1.4900a

4900

PHILIPPE

ET

GEORGETTE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Représentée sur le Théâtre de l'Opéra-comique-national.

PAR le Citoyen MONVEL.

Prix, 30 *sous.*

A BRUXELLES,
Chez BOUBERT,
ET SE TROUVE A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-cœur,
1793.

Case FRC 10964

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MARTIN, marchand mercier	Le C. Chenard.
Mad. MARTIN, son épouse.	La C. Rambert.
GEORGETTE, leur fille.	La C. Saint-Aubin.
M. BONNEFOI, marchand et voisin de M. Martin.	Le C. Solié.
PHILIPPE, soldat.	Le C. Ellevioù.
HINCMER, pere de Philippe.	Le C. Granger.
BABET, vieille servante dans la maison de M. Martin.	La C. Gontier.
Recors, Officiers de justice.	

La Scêne est dans une ville de province et se passe chez M. MARTIN.

PHILIPPE ET GEORGETTE,

COMÉDIE EN UN ACTE:

Le théâtre représente une chambre assez mal meublée, dans laquelle on a déposé des caisses, des meubles, des ballots vuides et pleins. On voit deux portes ; l'une un peu sur le devant de la scêne, à la droite des acteurs ; l'autre à la gauche, et presqu'au fond du théâtre.

SCENE PREMIERE.

GEORGETTE *seule.*

(*Elle entre en regardant avec inquiétude derriere elle.*)

Ne me suit-on pas?... je n'en puis plus ... (*elle regarde vers l'entrée.* Je tremble... hein! ... ce n'est rien... j'ai cru qu'on m'appelloit (*s'avançant vers la porte à sa droite*) mon pauvre prisonnier mon cher Philippe ... (*s'arrêtant, faisant un mouvement comme pour aller fermer la porte d'entrée, et se ravisant*) non, je ne fermerai point cette porte, cela seroit suspect (*elle marche sur la pointe du pied jusqu'à la porte à gauche, en regardant toujours derriere elle, elle appelle d'une voix étouffée par la crainte*) Philippe!... Philippe!...

SCENE II.

(PHILIPPE, *qu'on ne voit pas*, GEORGETTE *le visage collé contre la porte.*)

PHILIPPE.

Ah! Georgette, c'est vous!

GEORGETTE.

Oui, mon ami.... pauvre Philippe, vous avez bien souffert depuis hier matin, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Je meurs de faim et de soif.

GEORGETTE.

Ah! je le crois.

PHILIPPE.

Ouvrez-moi.

GEORGETTE.

Je ne puis.... j'ai perdu la clef.... cette maudite clef, je ne la trouve plus....

PHILIPPE.

Eh bien, comment donc faire?

GEORGETTE.

Ah! je ne sais.. depuis hier au soir je suis dans des inquiétudes.... j'éprouve un tourment... vous savoir là sans nourriture, et ne pouvoir pénétrer jusqu'à vous! et si le malheur vouloit que quelqu'un l'eût trouvée, cette clef! si par événement on vouloit entrer ici!.. Ah! ciel, je ne sais que résoudre, que devenir.

PHILIPPE.

Georgette! je tombe de besoin... jamais la faim ne m'a, je crois, autant tourmenté, mais sur-tout une soif dévorante. De l'eau, Georgette, de l'eau, je vous en conjure.

GEORGETTE.

Et comment? par quel moyen?... ah! mon dieu! mon dieu! il périra là...

Mad. MARTIN *au dehors.*

Georgette.

GEORGETTE *à Philippe.*

On m'appelle... c'est ma mere... (*se retournant vers la porte d'entrée*) j'y vais. Un peu de patience, Philippe, un peu de patience.

PHILIPPE.

Georgette, m'aimez-vous toujours.

GEORGETTE.

Plus que ma vie; je descends...

Mad. MARTIN. *au dehors.*

Georgette...

GEORGETTE (*criant,*)

On y va... Adieu, Philippe... adieu...

PHILIPPE.

Revenez, revenez bien vîte... et du pain... du pain... du pain... de l'eau...

BABET *au dehors.*

Georgette.

GEORGETTE.

C'est pis qu'un sort... toute la maison... eh!... je descends ayez donc patience. *A Philippe:* Voici quelqu'un... on monte..: paix! ne parlez plus.

SCENE III.

GEORGETTE, BABET.

DUO.

BABET.

Depuis une heure on vous appelle;
Eh! venez donc, ma demoiselle.

GEORGETTE.

Je cherche ici du haut en bas
Ce que je ne... je ne trouve pas.

BABET.

Depuis une heure on vous appelle.

GEORGETTE.

C'est ma mere.... que me veut-elle?

BABET.

Ce qu'elle veut? en sais-je rien?
Mais le voisin, lui, le sait bien.

GEORGETTE.

Monsieur Bonnefoi?

BABET.

Oui, lui-même.
L'époux futur qui tant vous aime.

GEORGETTE.

Il est là-bas?

BABET.

Qui vous désire,
Et qui soupire
Après l'instant de revoir vos appas;
Il est là-bas.

GEORGETTE.

Soit, qu'il y reste,
Je ne me presserai pas
De descendre pour lui là bas;
Hélas!
Je le verrai de reste.

BABET.

La peste!
Quelle fierté!
En verité
Les jeunes filles
Dans les familles
Ont à present
L'air méprisant
Pour les amans
Les plus charmans.

GEORGETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, Babet,
Et laissez-moi donc, s'il vous plait.

BABET.

Ce monsieur Bonnefoi,
Repondez-moi,
Parlez; pourquoi
Ne peut-il donc vous plaire?
Il est l'ami de votre pere
Il est du choix de votre mere.
Un beau garçon,
Tout franc, tout rond,
Assez bien fait...

GEORGETTE.

Si mon pere vent mon bonheur
Et si je l'attends de ma mere,
Ils ne forceront pas mon coeur
A choisir qui ne peut lui plaire.

BABET.

Répondez-moi,
Parlez; pourquoi
Ne peut-il donc vous plaire?

GEORGETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, Babet;
Mais, laissez-moi donc, s'il vous plait.

BABET.

Et du caquet....
C'est qu'il babille!
Et de l'esprit il en pétille!
Ma chere fille,
C'est votre fait.

GEORGETTE.

Et non, non, non,
J'ai plus d'une raison;
Lui, son caquet,
Tout me déplait.
Laissez-moi, laissez-moi, Babet;
Mais laissez-moi donc, s'il vous plait.

BABET,

Laissez-moi.. laissez-moi.. voilà de belles raisons que vous me donnez-là... votre pere s'en contentera, n'est-ce pas? votre mere en sera satisfaite.. eh oui... on ne dira rien.. nous n'aurons pas de tapage dans la maison... pour moi, je ne prendrai pas votre parti, d'abord, ne comptez pas sur moi... n'y comptez pas... M. Bonnefoi..: le meilleur enfant... un garçon plein de mérite... de politesse... qui ne parle jamais que chapeau bas... mamselle Babet par-ci, mamselle Babet par là... et tonjours des choses honnêtes... il a du respete pour mon âge, lui; c'est un homme qui sait vivre.. hé bien qu'est-ce que vous faites ici? descendez-vous?

GEORGETTE.

Allons donc; mais je suis sûre que cela ne finira pas, qu'il va m'entretenir pendant une mortelle heure de sa passion, de ses beaux sentimens!... je ne serai jamais sa femme d'abord, j'aimerois mieux rester fille toute ma vie...

BABET.

Rester fille !... oui... c'est une chose bien facile... pas vrai ? eh ! oui...on dit comme ça à seize ans, mais à vingt on sent qu'il faut un mari, et on le prend... ah ! ça, si vous ne voulez pas qu'on vienne vous chercher, descendez, car je vous avertis que M. Bonnefoi...

GEORGETTE.

Eh bien !.., allez la premiere... dites que dans un moment... c'est que je suis occupée ici... je cherche... je cherche...

BABET.

Vous cherchez, et moi je trouve.

GEORGETTE.

Vous l'avez trouvée ?...

BABET.

Eh bien quoi ?

GEORGETTE.

Et mais, c'est ce que vous dites.

BABET.

Je dis que vous êtes une négligente, qu'on voit traîner de tous côtés ce qui vous appartient, et que si je n'étois pas perpétuellement à ranger...

GEORGETTE.

Je ne vois pas cependant...

BABET.

Comment ! vous ne voyez pas... ce n'est pas une clef que vous cherchez ?...

GEORGETTE.

Vous l'avez ?

BABET (*la montrant.*)

La connoissez-vous ? quand je vous dis que vous ne savez jamais ce que vous faites de rien...

GEORGETTE.

Rendez-la-moi.., ma bonne petite Babet...

BABET.

On vous a donné la garde et le détail du fil, du coton, des rubans de soie... c'est en bonnes mains... n'est-ce pas?... et si l'on avoit eu besoin de ces marchandises, comment auroit-on fait?

GEORGETTE.

Mais c'est qu'aussi ce cabinet si noir... que quand j'en sors... j'ai les yeux tous... ça fait que je ne prends pas pas garde... allons, rendez-la-moi...

BABET.

Quelqu'nu pourroit venir demander... allons, mamselle Georgette... montez au petit cabinet, donnez à madame... point du tout, mamselle a perdu la clef, et il faut enfoncer la porte...

GEORGETTE.

Ah! Dieu merci, on n'en fera rien, puisque je tiens la clef.

BABET.

Il faut avoir du soin, ma chere enfant.... il faut de l'ordre de l'arrangement... j'ai voulu vous faire chercher un peu pour vous apprendre.... ces jeunes filles... ça n'a pas plus de tête... ah! mon Dieu! mon Dieu!.... allons, je m'en vais donc dire à M. Bonnefoi que vous allez descendre. Ne lui faites pas la mine, comme à l'ordinaire, entendez-vous... il finira par vous plaire, j'en suis sûre.

GEORGETTE.

Il lui faudra du tems pour cela, je vous en réponds.... mais allez donc... Babet... à propos le buffet... pourquoi donc est-il si soigneusement fermé à présent?

BABET.

Pardi! il est fermé... parce que je ne sais ce que devint la moitié au moins de ce que je dessers de dessus la table... le pain.... le vin... la bonne chere, tout disparoît, c'est pire qu'un sort: cependant perssonne n'entre dans ma cuisine, excepté vous; et je ne comprends pas...

GEORGETTE.

Donnez-moi la clef.

BABET.

Pour-qoi ?

GEORGETTE.

C'est que je veux.... c'est que j'aurois besoin ; mais vous êtes singulier ! est-ce que j'ai des comptes à vous rendre ? donnez-la-moi tout de suite.

BABET.

Tenez, grondeuse.... fi ! que c'est vilain d'avoir comme ça le ton dur et revêche.

GEORGETTE.

Eh ! moi, je ne gronde pas... non, je n'ai pas intention de vous chagriner.... vous savez bien, Babet, que je vous aime.

BABET.

A la bonne heure ; la voila... et ne l'égarez pas comme l'autre... descendez ; ce pauvre cher homme.... il sera si content de vous voir... mon enfant, on sait ce qu'on refuse et on ne sait pas ce qu'on refuse et on ne sait pas ce qu'on aura.... voilà un mari tout trouvé, il faut le prendre.

GEORGETTE.

Mais allez donc...

BABET.

Je cours, je cours.

SCENE IV.

GEORGETTE *seule.*

LA voilà partie !... ô mon cher Philippe ! à quel péril mon étourderie t'avoit-elle exposée !

SCENE V.

GEORGETTE, PHILIPPE, *à qui elle ouvre la porte; il est en veste et sans col.*

PHILIPPE.

Oh! ma Georgette!

GEORGETTE.

Parlez bas... la porte est ouverte... Babet n'est pas encore au bas de l'escalier... (*montrant la clef de la porte*) elle l'avoit trouvée, et depuis hier elle se plaisoit à m'inquiéter.

PHILIPPE.

Je suis tout ébloui du grand jour... la nuit est si profonde dans ce cabinet... que lorsque je reviens à la lumiere... mes yeux..

GEORGETTE.

Pauvre Philippe!

PHILIPPE.

Oh! je vous vois cependant... j'ai toujours de bon yeux pour cela... je vois tout ce que j'aime, ma bienfaitrice, celle qui m'a sauvé la vie.

GEORGETTE.

Oh! c'est la mienne que je sauvois.

PHILIPPE.

Mais Georgette... ma mort, hélas! n'est peut-être que différée.

GEORGETTE.

O mon ami!...

PHILIPPE.

Je suis caché ici, à la bonne heure, mais je ne puis pas y rester toujours... tôt ou tard je serai découvert... et l'échafaud...

GEORGETTE.

Eloignons cette horrible idée..., on s'intéresse à votre

sort; vous le savez, des hommes équitables et sensibles ont embrassé votre défense ... l'injuste arrêt peut-être révoqué ...: du courage, mon ami, de la patience ...

PHILIPPE.

Oh! j'en ai ... j'en ai, sur-tout quand je vous vois Georgette ...

GEORGETTE.

Paix! ne dites mot ... on parle au bas de l'escalier ... ciel! je crois que l'on monte ici ... fuyez ... tout mon sang est glacé ...

PHILIPPE.

N'oubliez pas que je suis à jeun.

GEORGETTE *fermant précipitamment la porte, dont elle retire la clef qu'elle met dans sa poche.*

Non, non.

SCENE VI.

GEORGETTE *seule.*

DESCENDONS bien vîte, débarassons-nous de M. Bonnefoi, et portons à ce pauvre Philippe les alimens.

SCENE VII.

M. BONNEFOI. GEORGETTE, M. MARTIN.

M. MARTIN.

Eh bien! le voila. ma fille, ce cher voisin, ce pauvre Bonnefoi qui desire, qui soupire, qui n'aspire qu'après toi: il y a près d'une heure qu'il est là bas à demander où est mamselle Georgette; que fait mamselle Georgette; allez donc chercher mamselle Georgette; à la fin je prends le parti de te l'amener pour m'en débarasser ... épouse-le

bien vite, je t'en prie, car il en perd la cervelle, et il me fera tourner la tête.

BONNÉFOI.

Si je croyois avancer mon bonheur en me rendant encore plus importun, je ...

M. MARTIN.

Je te remercie de l'intention ...eh bien, qu'est-ce que tu dis à cela Georgette?

GEORGETTE.

Vous voyez bien, mon pere; que je ne dis rien.

MARTIN.

Ariette.

Mais oui, je vois, j'entends fort bien....
Oui, j'entends que tu ne dis rien.
En pareil cas, un tel silence
Vaut un aveu, moi je le pense.
Hein? quoi? plait-il? après? eh bien?
Qu'en doit augurer le voisin?
Toi seule regne sur son ame,
Tu peux seule adoucir ses maux....
J'ai retenu tes propres mots
Qu'il nous débite à tout propos;
Ce sont des soupirs, une flamme
Qui brûle et dévore son ame....
Une vive ardeur qui l'enflamme.
Hein?
N'est-ce pas là ce que tu dis, voisin?
Un amour, un martyre, une ame,
Puis les tourmens, et puis la flamme,
Et puis une ardeur qui t'enflamme,
C'est bien touchant,
Ma chere enfant!
Comment ne pas se rendre
A cet amour si tendre?
Ma chere enfant,
C'est bien touchant,
Assurément,
C'est fort touchant....

Ah ça j'ai fait ta cour, j'espere... c'est à toi d'achever... j'ai affaire à mon magasin, et j'y descends... arrange-toi, fais l'aimable, tâche de plaire, obtiens qu'on t'épouse... tu es mon ami, elle est ma fille... je puis bien lui parler pour toi ; mais en conscience, je ne puis pas t'épouser pour elle.

BONNEFOI.

Eh bien! mamselle Georgette, vous l'avez entendu.... est-ce que vous ne vous décidez pas en ma faveur ? les voilà expirés les trois mois que vous aviez demandés à votre pere pour vous déterminer à m'épouser..

GEORGETTE.

Ils sont passés !... déja !...

BONNEFOI.

Voila un *déja* qui n'est pas encourageant pour mon amour.

GEORGETTE.

Descendons, M. Bonnefoi, nous causerons en bas aussi-bien qu'ici.

BONNEFOI.

Il vient d'arriver des marchandises, la boutique, le magasin, le petit salon, tout est embarassé... on ne sait où se mettre...

GEORGETTE.

Les marchandises sont arrivées ? vous sentez bien qu'il faut que j'aille aider à déballer.

BONNEFOI.

On n'y pense pas encore... et j'ai intérêt de savoir aujourd'hui... tenez mamselle Georgette, vous n'avez jamais voulu en convenir... mais certain Philippe, ce militaire qui venoit si souvent ici...

GEORGETTE.

En a-t-on des nouvelles... de ce pauvre Philippe...

BONNEFOI.

Avouez, mamselle Georgette, que vous aviez un peu d'inclination pour lui... mais il ne reparoîtra jamais en France, ainsi je ne suis plus jaloux... d'ailleurs un étranger; un soldat... c'eût été de l'amour perdu... c'est pour moi qu'il faut en avoir... moi, qui suis un compatriote, votre voisin... avec moi vous ne changerez seulement pas de quartier... nos maisons se touchent, le déménagement ne sera pas long... c'est bien commode, au moins, de trouver comme ça un mari, là tout à la portée.

DUO.

Rendez, rendez, belle Georgette,
Rendez le calme à mon ame inquiétte,
Daignez m'apprendre enfin,
Quel sera mon destin.

GEORGETTE.

Si vous saviez combien Georgette
A présent a l'ame inquiette;
Remettons à demain.

BONNEFOI.

Terminez je vous en conjure,
Les tourmens que pour vous j'endure,
Daignez m'apprendre mon destin.

GEORGETTE.

Mon cher Philippe! ah! quel destin
Le pauvre garçon il endure.
Depuis hier matin
Et la soif et la faim....

BONNEFOI.

J'ai sans doute aimé la plus belle,
Quand mon coeur m'a parlé pour vous;
Mais j'aime aussi la plus cruelle!
Cruelle, avec des yeux si doux!
Parlez donc, je vous en conjure.

GEORGETTE.

Il ne s'en ira pas.

Quel embarras !

BONNEFOI.

Quel embarras !
Pourquoi ne répondez-vous pas ?

GEORGETTE.

On m'appelle en bas,
Ne l'entendez-vous pas ?

BONNEFOI.

Et non, mademoiselle.

GEORGETTE.

On m'appelle...
J'y vas, j'y vas.

BONNEFOI.

Non, personne n'appelle,
Ne vous pressez donc pas,
Ne me quittez-donc pas,
J'ai l'aveu de votre pere
Pour former le noeud le plus doux,
Et par le choix d'une mere,
Je dois être un jour votre époux.

GEORGETTE.

On m'appelle
Ne l'entendez-vous pas,

BONNEFOI.

Et non, mademoiselle.

GEORGETTE à part.

Quelle embarras !
Peine cruelle...
Mon pauvre prisonnier, hélas !
(Haut.) Vous entendez bien qu'on m'appelle,

BONNEFOI.

Non, ma foi, je ne l'entends pas.

GEORGETTE.

La chose est pourtant bien réelle.

BONNEFOI.

Et, non, non, personne n'appelle.

GEORGETTE.

(A PART.) Oh! bientôt il suivra mes pas...
(HAUT,) Je vole à la voix qui m'appelle.

GEORGETTE. BONNFOI.

Je vous entends; ne criez pas... | J'entends bien qu'on n'appelle pas;
Oui je decends.. j'y vas. j'y vas. | Mais on veut sortir d'embaras.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

BONNEFOI *seul.*

CETTE petite personne-là ne m'aime pas.., et qui plus est, j'ai bien peur qu'elle ne m'aime jamais... pardi! je suis un grand fou d'aller m'attacher-là, à quelqu'un qui me rebute, tandis que je trouverois dans la ville tant de cœur de bonne volonté... allons, morbieu, un peu de courage, guérissons-nous, faisons le fier à notre tour... cessons de pousser des soupirs au pieds d'une petite ingrate... elle est cependant bien jolie, et puis la difficulté... ça vous irrite, ça vous retient... ça vous attaque... on sent bien qu'on est mal; eh bien! l'on y reste.

CHANSON.

Chacun avec moi l'avoura,
Parmi les fleurs fraiches écloses,
C'est parce que l'épine est-là,
Qu'on nous voit préférer les roses:
Soi-même on cherche l'embaras;
Un bien aise n'attache guere;
On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

II.

Je suis le maître de choisir
Parmi les filles du voisinage;
Ne vois-je pas vers moi courir
Et la plus belle et la plus sage?

Toutes me voudroient dans leurs lacs....
Mais par un sentiment contraire,
Je cours vers ce que je n'ai pas,
Et ce que j'ai ne peut me plaire.

III.

Je le sais, de tous les époux....
Tel est l'effet du mariage ;
L'ennui se glisse malgré nous
Au sein du plus heureux menage :
Notre femme a beaucoup d'appas,
Celle du voisin n'en a guere....
Mais on aime ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a, cesse de plaire.

SCENE IX.

BONNEFOI BABET.

BABET.

Eh bien! qu'est que vous faites-là?... vous boudez?

BONNEFOI.

Oh! il ne tiendroit qu'à moi d'avoir un peu d'humeur.

BABET.

Georgette vous aura maltraité, je le gage, c'est un enfant.. ça ne sait encore ce que ça veut... et le mariage.. l'idée du mariage... une jeune fille... ah! dame... on ne sait ce que c'est... on se fait des chimeres... un homme... ça épouvante... est-ce que je n'ai pas été comme ça, moi... la veille d'épouser le pauvre défunt... ah! mon dieu! tout ce qui me passoit par la tête... de penser seulement que le lendemain... vrai, le frisson m'en prenoit.

BONNEFOI.

Mais vous aimiez?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE

(*se glissant doucement derriere des ballots.*

BABET.

PARDI ! surement j'aimois ... il faut bien aimer, pour se résoudre malgré la peur ... mais huit jours après cette peur là ... bah ! ... c'étoit un bien joli homme ... des yeux à fleur de tête ... les plus belles dents, beau, beau, en vérité; hélas ! il y a bientôt trente ans qu'il est mort ... et je n'y pense pas que l'envie de pleurer ... mais cependant je me désolerois, que cela ne le ressusciterois pas... ainsi il faut prendre son parti ... C'est elle qui m'a dit de venir vous chercher...

BONNEFOI.

Ceorgette ! le message vient d'elle? :„ ah ! courons, courons...

BABET.

Si vous imaginez que je vais galopper comme vous,.. pardi les amoureux ont de bonnes jambes... ah! mon dieu ; il descend les escaliers quatre à quatre... mais prenez donc garde, vous allez vous tuer... ah ! que c'est jeune, ah ! que c'est jeune. (*Elle descend.*)

SCENE XI.

CEORGETTE, PHILIPPE.

GEORGETTE. (*Dès que Babet est sortie, elle court sans mot dire à la porte du cabinet de Philippe, et l'ouvre.*)

VENEZ, mon ami; venez respirer un instant.

PHILIPPE.

A déjeuner, Georgette, l'estomac est en bas,.. m'apportez-vous ?...

GEORGETTE.

Et mon dieu non... ils sont tous là... mon père, ma mere... je n'ai pu approcher de la cuisine... mais voilà un verre de vin, en attendant...

PHILIPPE.

C'est quelque chose, mais j'ai bien faim.

GEORGETTE.

Buvez, buvez, cela vous soutiendra un moment.

PHILIPPE.

Oh! oui, cela me fait du bien... *elle veut lui verser encore du vin.* Non, non pas davantage... à jeun comme cela, la tête me tourneroit tout de suite.

GEORGETTE.

Bonnefoi est en bas... on le retiendra sans doute à déjeuner... je profiterai du moment, pour prendre ce qui vous est nécessaire et pour vous l'apporter; n'entends-je pas du bruit?.. on monte... et qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, sauvez-vous... ah! ciel! vous avez fermé la porte, et la clef est tombée...

PHILIPPE.

La voilà. (*Ils s'empressent si fort, qu'ils ne peuvent parvenir à mettre la clef dans la serrure.*)

GEORGETTE.

Maudite serrure... c'est mon pere et ma mère... ô mon dieu! mon dieu!... ici sous cette table... vîte, vîte, ne bougez pas; les jambes me manquent.

SCENE XII.

M. et Mad. MARTIN, BONNEFOI, GEORGETTE, PHILIPPE (*sous la table, couverte d'un tapis.*)

MARTIN.

Nous déjeûnerons ici, car en bas on ne peut pas se retourner.

GEORGETTE, *à part.*

Je suis perdue !

Mad. MARTIN.

Eh bien ! montera-t-elle avec le déjeûner, cette vieille Babet ?... cette fille-là est d'une lenteur qui m'impatiente. Babet... Babet...

MARTIN.

Calmez-vous, je vous en prie, ma chere épouse ; vous savez bien que quand vous vous fâchez le matin, il y en a pour toute la journée... et l'humeur nuit à votre amabilité ordinaire... c'est-il galant, ce que je viens de dire?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BABET (*qui apporte le déjeûner.*)

BABET.

COMME vous criez donc... est-ce qu'il ne faut pas le tems de monter ? allons... expédiez-moi cela... mangez et ne criez plus.

MARTIN.

Venez m'aider, monsieur Bonnefoi... approchons la table.

GEORGETTE, *effrayée et repoussant Bonnefoi,*

Ah, ciel ! laissez donc, monsieur, laissez donc.

BONNEFOI.

Non, en vérité, je ne souffrirai pas.

MARTIN.

Tu n'es pas assez forte.

GEORGETTE.

Si fait, si fait.

BONNEFOI.

Je vous en prie.

GEORGETTE, *à Bonnefoi.*

Mais, prenez donc garde, vous me faites mal.

BONNEFOI. (*Il écarte M Martin, et prend la table d'un côté, pendant que Georgette la porte de l'autre; ils la placent aux milieu du théâtre; Philippe est dessous, et marche à quatre pattes, en suivant leurs mouvemens.*)

Pardon... au moins je vous aiderai...

GEORGEETE.

N'allez pas si vîte, elle est lourde comme tout.

Mad. MARTIN.

Si nous ôtions le tapis.

GEORGETTE.

Et non, ma mere, non, ce n'est pas la peine, voilà une serviette... il n'y a qu'à l'étendre.

MARTIN.

Nous ne faisoons point de cérémonie avec le voisin.

BABET.

Point de cérémonie, soit... mais on gâtera mon beau tapis.

GEORGETTE.

On ne gâtera rien, babillarde... pour manger un morceau, faut-il tant de façons ?

BABET.

Babillarde, babillarde... parce qu'on a soin des meubles... ayez donc du zèle et des attentions; prenez garde à vos pieds du moins.

GEORGETTE.

Ah! elle a raison... vous revenez de courir, et il fait un tems si déplorable..

MARTIN.

Allons ma femme.... faites les honneurs... à côté de madame Martin, monieur bonefoi.

dame Martin, monsieur Bonnefoi.

Mad MARTIN.

Dit-on quelque chose de nouveau, monsieur Bonnefoi?

BONNEFOI, *la bouche pleine.*

Je ne sais rien... sinon qu'on est venu hier encore, bouleverser ma maison du haut en bas, pour y chercher ce pauvre soldat qui, conduit à la mort, a eu l'esprit de se sauver.

MARTIN.

Philippe! Parbleu! le gaillard n'a pas perdu la tête.. il n'avoit pas de tems de reste, au moins.. mais où diable a-t-il pu passer! où a-t-il pu se refugier ?. manges donc, Georgette... tu ne sais rien.

GEORGETTE, (*passant sous la table à Philippe un morceau de pain et une tranche de jambon.*)

Oh! que si, mon pere... j'ai soin de moi et des autres. Voulez-vous boire, monsieur bonnefoi? (*D'une main elle verse à boire à bonnefoi, de l'autre elle donne à manger à Philippe.*)

BONNEFOI.

Versé d'une si belle main, ce vin-là doit être excellent. A votre santé, mon aimable future.

GEORGETTE.

A la santé de tout ce qui nous intéresse.

MARTIN.

Vous prenez votre part de ce souhait-là, j'espere; allons Georgette, voilà qui est bien. Elle commence à se familiariser; je vous dis que nous en ferons quelque chose.

Mad. MARTIN.

Mais on le croit donc encore ici, ce malheureux Philippe?

MARTIN.

Ah ! bah ! il doit être à présent dans son pays.

BONNEFOI.

Hélas ! peut-être est-il encore plus près que nous ne croyons... les portes de la ville ont été si soigneusement gardées, que je crains bien qu'il ne lui ait été impossible de s'échapper... qu'en pensez-vous, mamselle Georgette ?

GEORGETTE.

Ah ! je voudrois le voir loin ; bien loin d'ici.

MARTIN.

Parbleu je le crois... il ne faut que l'humanité pour cela... est-ce que vous seriez jaloux, voisin ? fi, fi c'est un vilain mal... je ne suis jaloux, moi, que d'avoir de bon vin et d'en offrir à mes amis... buvons.

Mad. MARTIN.

Vous n'êtes jaloux que de cela... monsieur Martin... en vérité vous êtes trop galant.

MARTIN.

Je ne suis point jaloux, parce que je vous estime... buvez là-dessus, madame Martin.

GEORGETTE (*passe dessous la table, son verre à Philippe.*

MARTIN.

Eh bien, Babet, vous ne déjeûnez pas ?

BABET.

Ce n'est pas l'appétit qui me manque toujours... mais on m'oublie, ce n'est pas ma faute.

MARTIN.

Pardit vous êtes d'âge à penser à vous... à rappeller aux autres que vous êtes là... on cause, on babille... tenez ; est-ce qu'il ne faut pas que tout le monde vive ?

GEORGETTE, (*lui présentant un morceau de pain, tandis que de l'autre elle donne un fruit à Philippe*)

Que tout le monde vive... oh ! il n'y a rien de plus naturel.

MARTIN.

Faites-moi votre cour, mon gendre... une petite chanson à votre beau pere. Vous savez que c'est par-là que vous avez scu me plaire... et madame Martin aime à vous entendre.

BONNEFOI.

Je ne me fais jamais prier.

CHANSON.

Pour bien Juger une maîtresse,
Il faut s'en éloigner un peu,
L'absence fait sur la tendresse,
Même effet que l'eau sur le feu.
Si le tems la rend infidelle,
Faites comme elle.
Amans, époux,
Consolez-vous.

Pour émouvoir un coeur rebelle,
Amans, soyez moins empressés,
Plus vous priez une cruelle,
Et moins souvent vous avancés,
Interressez un peu sa gloire,
A la victoire,
Et le desir
Mene au plaisir.

MARTIN.

A merveille...

Mad. MARTIN.

Georgette, voilà comme on arrive au cœur.

MARTIN.

Et le cœur fait obtenir la main.

GEORGETTE. (*donnant la main à Philippe par-dessous la table.*)

Cela arrive quelquefois, mon pere.

BONNEFOI.

Cet instant-là seroit-il arrivé, mamselle Georgette?

GEORGETTE.

Oh! vous en demandez trop... c'est mon secret.

MARTIN.

Allons, ma femme, il faut que nous sortions, ce n'est pas le tout que de déjeûner, il s'agit de faire ses affaires...

GEORGETTE, (*prenant la table par un des bouts.*)

Aidez-moi, Babet... et allez doucement.... prenons garde de rien casser.

(*Elles remetent la table où elle étoit, Philippe est toujours dessous.*)

Mad. MARTIN.

Ma fille, decends avec nous... je vais enmener le garçon, tu garderas le magasin.

GEORGETTE, *rangeant sur la table.*

J'y vas, ma mere.

BABET.

Allez, allez, j'ôterai cela...

GEORGETTE.

Mêlez-vous de vos affaires:

BABET.

Pardi! j'espere que ce sont là mes affaires plutôt que les vôtres... cette petite fille... mais comme ça vous parle donc...

M. MARTIN.

Descendez-vous, Georgette?

GEORGETTE, (*chargeant les bras de Babet d'assiettes, de bouteilles et de gobelets.*)

Je vous suis... j'aide Babet.

(*A part.*) Comment fera-t-il pour rentrer dans le cabinet? (*Haut.*) Encore cela, Babet, je porterai le reste en bas...

Elle soulève un coin du tapis, jette la clef du cabinet à Philippe, et elle chantonne en achevant de ranger la table.)

Air: *Lise chantoit dans la prairie.*

Ta la la la la la la la,
Ta la la la la la la la,
Ta la la la la la la la;
Je m'en vais, mais je reviendrai,
Que l'on entre ou bien que l'on sorte,
Pour l'enfermer on a la clef;
Ta la la la la la la la,
Et la clef, et la clef passe sous la porte.

BONNEFOI.

Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là, mamselle Georgette, est-elle nouvelle?

GEORGETTE.

Oh! des plus nouvelles, je vous en reponds, mais voilà tout ce que j'en sais.

(*M. Bonnefoi présente la main à madame Martin, M. Martin offre très-poliment la sienne à sa fille, et ils descendent. Babet est passée la premiere.*)

SCENE XIV.

PHILIPPE *seul.*

(*Il souleve tout doucement un coin du tapis, egarde, écoute; cependant il est censé ne plus rien entendre, il sort de desõus la table.*)

MA foi, l'attitude est gênante... prenons un peu nos aises... il faut convenir que je l'ai échappé belle... ah! si je n'avois pas mangé de si bon appétit, j'aurois trouvé le déjeûner bien long. Je mourois de peur qu'il ne pris fantaisie à quelqu'un de fourer ses pieds sous la table... heureusement le tapis descend jusqu'à terre. Allons, il faut rentrer dans ma taniere,, le jour,, le jour, ah! il y a cepen-

dant bien du plaisir à voir le jour.... je n'entends plus rien, ils sont sortis pour affaires... ma foi, respirons un moment... il sera tems de gagner ma prison, quand j'entendrai monter quelqu'un.

CHANSON.

O ma Georgette !
Toi seule embellis ce séjour,
Il n'est rien qu'ici je regrette;
Oh! combien je dois de retour
A ma Georgette,

II.

Près de Georgette,
J'oublie aisément mon malheur,
Tout me rit dans cette retraite,
Je ne puis sentir que mon coeur
Près de Georgette.

III

O ma Georgette ?
Pour jamais unis par l'amour,
Lui seul peut acquitter ma dette;
Je dois mon bonheur et le jour
A ma Georgette,

N'entends-je pas parler là-bas? oui... c'est la voix de Babet... elle dit à quelqu'un de monter ici... sauvons-nous... sauvons-nous.

(*Philippe entre dans le cabinet, et referme sur lui la porte dont il retire la clef.*)

SCENE XV.

BABET, HINCMER.

BABET, (*que l'on ne voit pas encore.*)
Montez doucement, monsieur, l'escalier n'est pas trop clair.

HINCMER, (*que l'on ne voit pas.*)
Je vous rends grâce, m'y voici.

(*Ils paroissent tous deux,*

BABET:

Mamselle Georgette, la fille de la maison, est dans le grand magasin... il vient de nous arriver des marchandises, voyez-vous, monsieur, tout est sans dessus dessous... vous en pouvez juger par la boutique... M. et Mad. Martin sont sortis, ils vont revenir... mais puisque vous êtes pressé, je vais vous envoyer mamselle Georgette... la petite voisine est au comptoir, et moi je garderai le magazin, pendant qu'elle viendra vous parler. Asseyez-vous monsieur, vous avez l'air fatigué... asseyez-vous... je m'en vas vous envoyer Georgette... si je ne monte et si je ne descends pas cet escalier-là cent fois par jour, je ne m'appelle pas Babet, en vérité... ah! qu'on a de peine à gagner sa pauvre vie.

SCENE XVI.

HINCMER (*seul.*)

Fatal voyage! affreuse nouvelle! le retrouverai-je? pourrai-je le sauver?... ah! je ne voulois pas le laisser partir! j'avois un préssentiment... il l'a exigé..: oh! que la curiosité te coûte cher et à moi aussi...

SCENE XVII.

GEORGETTE, HINCMER.

GEORGETTE.

Pardon, de vous avoir fait attendre, monsieur:

HINCMER.

C'est moi qui vous prie de m'excuser, si je vous dérange...

GEORGETTE:

En aucune façon, monsieur, mais on a eu tort de vous conduire ici... c'est notre vieille domestique, elle a tou-

jours des idées comme ça... j'aurois pu vous recevoir dans le magasin, cela vous auroit évité la peine de monter.

HINCMER.

Cette peine là n'est rien, mademoiselle.. et je vous avoue que je préfère vous parler ici, puisque vous voulez bien avoir la bonté de m'entendre... Dans un magasin, il va, il vient du monde, et j'ai quelques raisons pour éviter les regards curieux.

GEORGETTE.

En ce cas là, restons ici... pourrois-je vous demander ce qui vous amène chez nous?

HINCMER.

Ce qui m'amène ici, mademoiselle, je ne sais trop comment m'y prendre pour vous l'expliquer... je crains, cependant vous avez l'air si doux... votre aimable physionomie annonce tant de bonté.. oui, je crois que vous ne voudriez pas abuser... mademoiselle, il.. (*hésitant*) vous avez en nombre des soldats.

GEORGETTE, *à part.*

Cet homme là m'est suspect.

HINCMER.

On assure qu'il en est un cependant, qui a trouvé le moyen d'échapper par la fuite...

GEORGETTE, *à part.*

Si c'étoit un espion...

HINCMER.

On dit que c'étoit dans cette rue-ci.. on m'a même indiqué la maison que vous habitez, comme une de celles qui auroit pu favoriser son évasion.

GEORGETTE, *sèchement.*

Non, monsieur.

HINCMER.

C'est cependant cette maison-ci, ou celle qui l'avoisine à droite, que l'on m'a désignée.

GEORGETTE.

Non, monsieur, on vous a trompé... (*à part.*) oui, c'est un espion.

HINCMER.

Hélas! mademoiselle, du moins vous avez peut-être connoissance du lieu et des personnes...

GEORGETTE.

Je n'ai connoissance de rien, monsieur.

HINCMER.

Pardonnez-moi des questions, peut-être trop pressantes... mais si vous connoissiez le motif qui me conduit...

GEORGETTE.

Oh! je m'en doute.. (*à part.*) mais tu n'en sauras rien.

HINCMER.

Quoi? vous n'avez aucun indice à me donner... je le vois, mademoiselle, ma présence vous gêne, et mes instances vous fatiguent.

GEORGETTE.

Ah! c'est qu'il y a des personnes et des questions...

HINCMER.

Je ne vous en ferai plus.. je me retire.. ô mon pauvre Philippe!.. tout est fini pour moi.

(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

GEORGETTE, *l'arrêtant par le bras.*

Plait-il!.. vous pleurez?...

HINCMER.

Oui, je pleure.. je n'avois qu'un espoir le voila détruit..

GEORGETTE.

Vous avez nommé Philippe..

HINCMER.

Où le trouver? où le chercher?.. qui me le rendra?..

GEORGETTE.

M, monsieur..: revenez... revenez, asseyez-vous.

là, je vous en conjure (*à part.*); il pleure, et ces larmes là ne sont pas feintes.. (*haut.*) c'est le nommé Philippe que vous cherchez?

HINCMER.

Ah! si vous savez ce qu'il est devenu.. ayez pitié de moi.. dites-moi.. indiquez-moi..

GEORGETTE.

Ne vous affligez pas.. séchez vos larmes, ce n'est donc pas pour lui nuire, à ce pauvre Philippe, que vous le cherchez, que vous m'interrogez?..

HINCMER.

Lui nuire.. nuire à mon fils!.

GEORGETTE.

Votre fils.. Philippe.. lui.. votre nom?

HINCMER.

Georges Hincmer.

GEORGETTE, (*s'élançant vers la porte du cabinet où est Philippe, et criant:*)

C'est moi.. c'est moi.. la clef.. la clef..

PHILIPPE, (*la passant par-dessous la porte.*)

La voilà.

HINCMER.

Juste ciel! se pourroit-il?.. ô mon dieu!..

SCENE XVIII.

LES PRECEDENS, PHILIPPE.

GEORGETTE, (*ouvrant la porte du cabinet, et montrant Hincmer à Philippe, qui sort précipitamment*).

Regardez.

PHILLPPE, (*s'élançant dans les bras de son pere*).

C'est mon pere.

HINCMER.

O mon fils! mon cher fils!

PHILIPPE.

Quoi! c'est vous.

HINCMER.

Te Voilà; mon fils!.. mon cher fils.. mon cher Philippe! je te presse dans mes bras.. contre mon cœur... (*à Georgette.*) mademoiselle, que ne vous dois-je pas?

PHILIPPE.

Voilà ma bienfaitrice.. mon ange tutélaire; mon père, je lui dois la vie et le bonheur de vous revoir..

GEORGETTE.

Ah! monsieur Hincmer, c'est un bien aimable garçon que Philippe..

HINCMER.

Vous l'avez sauvé.: sans vous je n'aurois plus de fils. mais comment? par quel prodige! à l'instant où le malheureux..

GEORGETTE.

Tous mes parens avoient fui la maison.. moi seule au désespoir, foible, mourante, ici dans cette chambre..

PHILIPPE.

Je passe devant la maison, la porte est ouverte; je m'élance, je monte, je me jette à ses pieds..

GEORGETTE.

On le cherche jusque dans notre maison, et je trouve moyen de le soustraire à tous les yeux.. le voilà, je vous le rends.. sauvez-le, sauvez-moi... conservez-moi mon bonheur et ma vie.. sauvez mon cher Philippe.

HINCMER, (*prenant la main de Georgette*).

Aimable enfant!.. mais que craignez-vous, pourquoi tout à l'heure refuser de me répondre? pourquoi m'avoir si long-tems laissé dans ma peine?

GEORGETTE.

Hélas! monsieur Hincmer, je vous demande bien excuse, mais je vous prenois pour un espion.

HINCMER.

Votre défiance prouve l'intérêt que vous prenez à lui. Ah! mon ami, on m'écrit que tes jours sont en danger; à cette nouvelle, je pars.. je viens.. je vole.. je demande par-tout.. je me présente ici.. mademoiselle, oh! comme elle avoit peur de moi! combien ma présence, mes demandes, lui étoient àcharge.. que je lui dois de reconnoissance, pour m'avoir si mal reçu!

GEORGETTE.

Pour qui tremblera-t-on, si ce n'est pour celui qu'on aime et qu'on regarde pour son époux.

HINCMER.

Oh! ma fille!. ma chere fille!.. sa vie entiere et la mienne seront consacrées au soin de votre bonheur.

SCENE XIX.

LES PRECEDENS, BABET (*que l'on ne voit pas, et qui parle du bas de l'escalier*).

BABET.

Mamselle Georgette! mamselle Georgette!

GEORGETTE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? (*à Philippe*) rentrez, rentrez.

BABET, (*qu'on ne voit pas*).

Des gens de justice.. des recors.. des officiers.

GEORGETTE.

Des gens de justice.. ah! ciel.

PHILIPPE, (*s'élançant vers le cabinet*).

Je suis perdu!

HINCMER.

O mon fils!

BABET, (*criant du bas de l'escalier*).

Descendez, descendez, ils veulent visiter toute la maison.

PHILIPPE, (*allant vers la fenêtre*).

Je vais m'élancer par cette croisée..

HINCMER.

Mon fils!

GEORGETTE.

Non, non, la fuite est impossible, un peuple entier assiege notre porte...ici..

(*Elle montre une caisse vuide et renversée sur le côté, l'ouverture en face du spectateur.*)

BABET, (*au bas de l'escalier.*)

Les voilà, les voilà....ils montent!

(*Philippe se jette dans la caisse.*)

GEORGETTE.

La force m'abandonne...: je succombe...

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, BABET, des OFFICIERS DE JUSTICE, des RECORS, DU PEUPLE.

Philippe est étendu dans la caisse qui est longue et peu élevée, Georgette est tombée assise sur cette caisse, et son corps est appuyé sur des ballots ouverts à moitié, et desquels on voit sortir de la toile, des mouchoirs de couleur, etc.

De la maniere dont elle est assise, ses vêtemens dérobent une partie du corps de Philippe, aux regards de ceux qui viennent le chercher; Hincmer auprès de Georgette, et paroissant la secourir, acheve de cacher son fils.

Babet qui survient et qui s'empresse de secourir sa jeune maîtresse, aide à soustraire aux recherches de la justice; les recors se répandent dans la salle, vont furtant par tout, et s'approchent souvent du lieu où Philippe est refugié.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Les RECORS.

On nous l'a dit, il est ici,
Chacun de nous est averti...
Avec de la prudence
Et de la patience,
Bientôt nous serons sûrs de lui,
Puisqu'on nous dit qu'il est ici.

Le PEUPLE.

Les maudites gens que voici,
Et que leur fait qu'il soit ici,
L'humanité, je pense,
L'honneur, la conscience.
Devroient bien leur parler pour lui,
Et que leur fait qu'il soit ici.

Un OFFICIER DE JUSTICE.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

BABET.

Eh! la pauvre enfant, ce qu'elle a,
Pensez-vous que tout ce train-là,
Ces recors et cette sequelle....

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Rassurez-vous, mademoiselle...

GEORGETTE, *à Hincmer.*

O ciel! qu-à mon secours j'appelle!
Regarde ma peine mortelle!
C'est fait de nous,
C'est fait de nous.

(*à Philippe.*)

Ah! cachez-vous,
Cachez-vous.

BABET.

Où vont-ils tous?
Que voulez-vous?
Que cherchez-vous?

Les RECORS.

C'est vainement qu'il nous évite,
Il sera pris, s'il est ici.

Le PEUPLE.

Ciel! juste ciel! à leur poursuite
Dérobez-le, s'il est ici,
O ciel! ayez pitié de lui.

Les RECORS.

Cherchons par-tout, qu'est-ceci?

BABET.

Mais, des ballots de marchandises.

Les RECORS.

Garantissons-nous des surprises;
Cherchons par-là, cherchons ici.

GEORGETTE, HINCMER, PHILIPPE.

O ciel! qu'à mon secours j'appelle,
Regardez ma peine mortelle!

L'OFFICIER.

Le nommé Philippe est ici,
Convenez-en, mademoiselle.

GEORGETTE.

Il y seroit, je vous le dis,
Que jamais, et foible et cruelle,
Par moi, dans aucun tems ici,
Son secret ne seroit trahi.

Les RECORS.

C'est vainement qu'il nous évite,
Il sera pris s'il est ici.

Le PEUPLE.

Ciel; juste ciel! à leur poursuite

Dérobe-le, s'il est ici...
Juste ciel, prends pitié de lui.

LES RECORS. (*montrant le cabinet où étoit Philippe*).

Où cette porte conduit-elle ?

BABET.

C'est la porte d'un cabinet.

LES RECORS.

Ouvrez, ouvrez-là, s'il vous plait,
Et dépêchez, mademoiselle.

BABET.

Oui, j'ai l'air d'une demoiselle,
Je suis un enfant.

LES RECORS.

S'il vous plait,
Ouvrez vîte, mademoiselle.

BABET.

Soit, mais la clef... où donc est-elle ?

LES RECORS.

La clef, la clef du cabinet.

GEORGETTE.

La voilà, cherchez, cherchez bien.

LE PEUPLE.

Ah! puissent-ils n'y trouver rien!...

GEORGETTE.

O ciel! tu m'as bien inspirée,
Le malheureux étoit perdu.

HINCMER.

Victime à la mort consacrée,
Mon fils, mon fils étoit perdu.

GEORGETTE et HINCMER.

Mais leur espoir sera déçu,
O ciel! tu m'as bien inspirée.

HINCMER.

O ciel! tu l'as bien inspirée.

Les RECORS

Il n'est point ici, il n est point ici.
Et nos recherches seront vaines.

BABET, (*quand ils sortent du cabinet, en ferme la porte, et met la clef dans sa poche*).

Mes chers messieurs, je vous le dis;
Vous perdez vos pas et vos peiens.

Le PEUPLE.

Quel bonheur! Il n'est point ici,
Les mèchans ont perdu leurs peines.

GEORGETTE et HINCMER.

Ils vont enfin sortir d'ici,
Nous allons voir finir nos peines,

Les RECORS.

Puisque nos recherches sont vaines,
Allons-nous-en, sortons d'ici.

Le PEUPLE.

Allez, méchans, sortez d'ici...

(*A Georgette*).

Leurs recherches ont été vaines,
Ma belle enfant, calmez vos peines,
Les voilà qui sortent d'ici.

GEORGETTE, HINCMER et PHILIPPE.

Dieu puissant! tu finis nos peines,
Les voilà qui sortent d'ici.

SCENE XXI.

PHILIPPE, GEORGETTE, HINCMER.

GEORGETTE.

Paix!... chut!... silence!... je crois entendre encore... non... tout est tranquille... ils sont partis... avons-nous été assez éprouvé.

HINCMER, (*aidant son fils à sortir de la caisse*).

Je croyois à chaque instant te voir tomber entre leurs mains... ô mon fils, c'eut été mon dernier moment.

PHILIPPE.

Le ciel a eu pitié de nous... mais vous, Georgette... combien n'avez-vous pas souffert pour moi... ah! ma vie, quand je la perdrois, ne m'acquitteroit pas encore de tout ce que je vous dois.

GEORGETTE.

Aimez-moi toujours... nous serons quittes.

PHILIPPE.

Oh! toujours, toujours.

GEORGETTE.

Mais, mon ami... mes parens vont revenir... vous n'êtes pas ici en sûreté... embrassez votre père et rentrez.

PHILIPPE (*se jette dans les bras d'Hincmer, pendant que Georgette cherche la clef dans sa poche*).

Adieu, mon père, adieu, si mon destin est de périr, du moins je vous ai vu, et je mourrai moins malheureux.

HINCMER.

Mademoiselle, je n'ai pas besoin de vous le recommander...

GEORGETTE.

Je n'ai pas la clef... quand ces gens sont sortis du cabinet; Babet a fermé la porte, et la clef est restée entre ses mains... demeurez ici... je descends... n'ayez aucune craintes, je ne suis qu'un moment.

HINCMER ET PHILIPPE.

Hâtez-vous...

GEORGETTE (*prête à descendre, s'arrêtant*).

C'est ma mère?

BONNEFOI, *en dehors:*

Montons vîte, et rassurons la.

GEORGETTE,

GEORGETTE, (*s'élançant vers Philippe*).

Ah! Philippe!

PHILIPPE.

Si je meurs, ne m'oubliez jamais, et consolez mon père...

GEORGETTE.

Malheureux!

SCENE XXII.

Les PRÉCÉDENS, Mad. MARTIN, BONNEFOI, BABET.

Mad. MARTIN, *en entrant.*

QUE s'est-il donc passé pendant notre absence?... me trompai-je?...

BONNEFOI.

Est-ce un songe?

BABET, (*se frottant les yeux*).

Est-ce que j'y vois clair?

Mad. MARTIN.

C'est Philippe.

BABET.

C'est bien lui.

BONNEFOI.

C'est lui-même.

GEORGETTE.

Le voilà, je l'ai sauvée, j'en suis aimée, je l'aime, et je meurs, s'il périt.

HINCMER.

Ne livrez pas mon fils! sauvez, sauvez mon fils.

PHILIPPE, *à genoux.*

Ayez pitié de mon malheureux père.

Mad. MARTIN.

Levez-vous, levez-vous... leve-toi; ce pauvre Philippe?... tu l'as sauvé... tu l'aimes.. c'est votre fils monsieur... Ah! ne craignez rien... je suis mère, et jamais un père ne me reprochera de l'avoir privé de son fils.

HINCMER ET PHILIPPE.

Ah! madame!

GEORGETTE.

O ma mère!

BABET.

Il faudroit n'avoir pas de cœur, pour faire du mal à un si joli garçon.

Mad. MARTIN.

Monsieur Bonnefoi, je vous connois, vous êtes un honnête homme... vous serez généreux.. vous ne trahirez pas un infortuné...

BONNEFOI.

Le trahir! mademoiselle, j'acheverai votre ouvrage, il est perdu sans doute s'il reste plus long-tems en cette ville.. vous l'aimez, il vous aime... je sens tout ce que je perds, mais n'importe... vous serez heureuse, et le plus doux de mes vœux, au moins sera rempli. Cette nuit, je conduis Philippe, bien déguisé, méconnoissable, dans la maison que j'ai sur le rempart; il existe au fond du jardin de cette maison, un souterrein qui rend dans la campagne... je me charge d'une chaise de poste; de passe-port, de tout ce qui est nécessaire... nous avoisinons la frontière... en quatre heures je le garantis libre et hors de tous dangers.. mon heureux rival, livrez-vous en mes mains, c'est le cœur d'un honnête homme qui vous répond de votre salut.

Mad. MARTIN.

Ah! je ne m'étois pas trompée.

BABET.

Le bon humain! il faut que je l'embrasse.

PHILIPPE.

Disposez de mon sort.

HINCMER.

Je vous devrai la vie...

GEORGETTE.

Et moi, tout mon bonheur !

BONNEFOI.

Je n'ai pu obtenir l'amour, je veux au moins un titre pour l'estime, et des droits à l'amitié.

TOUS.

Homme généreux !

Mad. MARTIN, *à Bonnefoi.*

Ne perdez pas un moment, courez...

SCENE XXIII.

Les PRÉCÉDENS, MARTIN *entre précipitamment.*

MARTIN.

GRANDE nouvelle mes amis, excellente nouvelle... si, comme nous le disions tantôt, le malheureux Philippe est encore dans cette ville...

TOUS.

Le voilà.

MARTIN.

Ah ! mon dieu ! oui, c'est lui, le voilà. (*Il lui saute au col*) Mon cher Philippe, oh ! que je suis aise de le revoir !... bonne nouvelle, mon ami, bonne nouvelle... mais, tu la sais sans doute, puisque je te vois ici !...

PHILIPPE.

Je ne sais rien.

Mad. MARTIN.

Nous ignorons tout...

MARTIN.

Mon ami! mon pauvre Philippe! tu as ta grâce, la nouvelle vient d'être confirmée.

HINCMER.

O mon fils! mon cher fils!

MARTIN.

Vous êtes son père, monsieur.

HINCMER (*montrant Georgette*).

Et voilà celle à qui tous deux nous devons le bonheur et la vie!

MARTIN.

Georgette!

Mad. MARTIN.

Mais où étoit-il?

GEORGETTE.

Dans le cabinet

BABET.

Je me doutois qu'il y avoit quelque chose, ses inquiétudes pour la clef...

BONNEFOI.

Ah! ah! (*il chante*) et la clef passe sous la porte... ah! voilà le secret de la chanson.

GEORGETTE.

C'est vrai...

MARTIN.

Comment il étoit caché là-dedans, et tu ne nous as rien dit? craignois-tu que nous te blâmassions d'un acte d'humanité, d'une bonne action?

GEORGEETE.

Ah! je n'ai pas été tout-à-fait généreuse; si je n'avois sauvé qu'un infortuné, vous l'auriez su... mais cet infortuné, je l'aime et j'en suis aimée, et je n'ai pas osé parler.

MARTIN.

Comment, tu l'aimes? Ce n'est pas que la chose ne soit

fort natnrelle, car il en vaut bien la peine... mais le voisin Bonnefoi, qu'est-ce qu'il deviendra ?

BONNEFOI.

Il ira chercher fortune ailleurs... le voisin Bonnefoi ne sait pas être heureux aux dépens du bonheur des autres.

MARTIN.

Tu es un digne homme ! et vous êtes son père, monsieur. et probablement vous donniez les mains à leur union... mais ; puis-je vous demander si les convenances ?...

HINCMER.

Je suis riche, honnête homme... estimé, j'ose le dire... je m'appelle George Hincmer... les informations, je m'en flatte, ne peuvent m'être qu'avantageuses.

MARTIN.

Que dites-vous à cela, madame Martin ? quelle est votre intention dans tout ceci ?

Mad. MARTIN.

Que ma fille soit heureuse.

MARTIN

Je suis de votre avis, madame Martin... En conséquence, comme monsieur à la Physionomie d'un honnête homme, que Philippe est un garçon, dont l'humeur m'a toujours convenu ; comme il aime Georgette, et qu'il en est aimé, et qu'enfin il est reconnu qu'il faut marier ses enfans, moins pour soi que pour eux, je te la donne, mon ami ; rends-la heureuse, embrasse-moi, et aimez-vous.

GEORGETTE.

O mon père !

PHILIPPE.

Ah ! monsieur !

HINCMER.

Vous faites le bonheur d'une famille digne en tout de la votre.

BABET.

Je ne m'étonne plus si mon garde-manger que je ne cessois de remplir, étoit toujours vuide... un grand gaillard comme cela, c'est que ça vous a un appétit...

Mad. MARTIN.

Mais ma fille suivra son époux?

PHILIPPE.

Tous les ans, nous viendrons vous voir.

Mad. MARTIN.

Et nous vous reconduirons.

BABET.

Et je serai du voyage.

MARTIN.

Oui, parce qu'on dit que les voyages forment la jeunesse.

BONNEFOI.

Souvenez-vous que vous m'avez promis de l'amitié.

GEORGETTE.

Je n'oublierai jamais que vous êtes le plus généreux de tous les hommes.

Cœur final.

L'amitié détourne les coups,
Les coups affreux de la tempête,
Qui grondoit sur $\frac{\text{ma}}{\text{sa}}$ tête;
L'amitié fait tout pour nous.

BONNEFOI.

Mon sort feroit des jaloux,
Livrons-nous à l'espérance
Du plus doux avenir;
Nos peines vont finir.

L'amitié détourne les coups,
Les coups affreux de la tempête,
Qui grondoit sur $\frac{ma}{sa}$ tête;
L'amitié fait tout pour nous

FIN.

On trouve chez le même Libraire, les pièces de théâtre ci-après.

Agricole Viala ; ou le jeune Héros de la Durance, fait historique en un acte, en chant. . . . . 1 l. 5 s.

Amour et Valeur, ou la gamelle patriotique, en deux actes. . 1 5

La Folie de Jérôme Pointu, ou le procureur devenu fou ; en deux actes 1 5

La parfaite Égalité, ou les Tu et Toi, com. en trois actes. 1 10

La mort du jeune Barra, drame heroïque en un acte . . . 1 5

Les crimes de la Noblesse, ou le Régime féodal, pièce en cinq actes, par la citoyenne Villeneuve. 1 10

Les Dragons et les Bénédictines, comédie en deux actes, par le citoyen Pigault Lebrun 1 10

Les Dragons en cantonnement, comédie en un acte, par le même 1 10

Charles et Caroline, ou les abus de l'ancien Régime com. en cinq actes, en prose avec les changemens, par le même. 1 10

L'Orphelin. comédie en trois actes, par le même.. . . . 1 10

Le Sourd, ou l'auberge pleine, comédie en trois actes . . 1 10

Les Peuples et les Rois, allégorie dramatique, par le citoyen Cizos-Duplessis. 1 10

Les victimes cloîtrées, drame en quatre actes.. . . . . 1 10

Le véritable ami des Loix, ou le Républicain à l'épreuve, en quatre actes, de la citoyenne Villeneuve 1 10

L'Intérieur du ménage Républicain, opéra comique en un acte et vaudevilles, de Chassenet. 1 5

La vraie Bravoure, comédie en un acte 1 5

L'Intrigue épistolaire, comédie en cinq actes en vers . . . 1 10

Paul et Virginie, opéra en trois actes. 1 10

Zélia, drame en trois actes, mêlé de musique 1 10

Épicharis et Néron, ou conspiration pour la Liberté, tragédie en cinq actes, par Legouvé 1 10

Le mari coupable, comédie en trois actes, par la citoyenne Villeneuve. 1 10

Le bienfait récompensé, comédie en un acte. 1 5